

LOUISE PENNY

Sous la glace

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain



actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'hiver a enveloppé de neige le charmant petit village de Three Pines, et toute la communauté s'apprête à fêter Noël. Mais lors de la traditionnelle partie de curling qui a lieu tous les ans sur le lac gelé, une spectatrice est mystérieusement électrocutée. Un peu plus d'un an après sa première enquête à Three Pines, l'inspecteur-chef Armand Gamache revient avec son équipe de l'escouade des homicides. Il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir que la victime ne manquera pas à grand monde. D'ailleurs, personne ne l'a vue se faire électrocuter. Pourtant tout le village était là, il y a donc forcément eu des témoins... Et puis qui était cette CC de Poitiers, à la fois prêtresse autoproclamée du développement personnel et femme haïe de tous ? Pourquoi était-elle venue s'installer dans la vieille maison abandonnée sur la colline, un lieu marqué au fer de la violence et du meurtre, où Gamache lui-même a failli perdre la vie l'année précédente ? Méthodiquement, ses hommes fouillent le sombre passé familial de la victime. L'inspecteur-chef, lui, observe, écoute et tente de comprendre. Tout à son enquête, Gamache n'oublie pas qu'il a également ses propres ennemis au sein de la Sûreté du Québec et qu'il ne peut se fier à personne. Tandis qu'un vent mordant souffle sur Three Pines, une menace plus glaçante encore plane sur lui...

Avec *Nature morte*, qui inaugurerait la série des enquêtes d'Armand Gamache, Louise Penny a montré qu'elle occupait une place à part dans l'univers du roman policier. Ce deuxième volet le confirme.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LOUISE PENNY

Après avoir été longtemps journaliste, Louise Penny a décidé, il y a quelques années, de se consacrer à l'écriture. La série des enquêtes de l'inspecteur-chef Armand Gamache, auréolée des plus prestigieuses récompenses, en est à son septième volume aux Etats-Unis. Louise Penny vit dans un petit village au sud de Montréal.

DU MÊME AUTEUR

NATURE MORTE, Actes Sud, 2011.

Photographie de couverture :

© Chantal Michel. <http://www.chantalmichel.ch>

Titre original :

Dead Cold

Editeur original :

Headline Publishing Group, Londres

© Louise Penny, 2006

© Flammarion Québec, 2011

pour la traduction française

© ACTES SUD, 2011

pour la présente édition

ISBN 978-2-330-00466-8

LOUISE PENNY

Sous la glace

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain

ACTES SUD

*A mon frère Doug et à sa famille : Mary,
Brian, Roslyn et Charles, qui m'ont ensei-
gné le vrai courage. Namasté.*

Si CC de Poitiers avait su qu'on allait la tuer, elle aurait peut-être offert un cadeau de Noël à Richard, son mari. Elle serait peut-être même allée voir le spectacle de fin de semestre de sa fille. Si CC de Poitiers avait su que sa fin approchait, elle serait peut-être restée au bureau plutôt que de se rendre dans cette chambre, la moins chère du Ritz de Montréal. Toutefois, la seule extrémité qu'elle savait proche était celle de la queue d'un dénommé Saul.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu aimes ?

Elle tenait son livre en équilibre sur son ventre blafard. Saul le regarda encore une fois. Depuis quelques jours, à tout bout de champ, elle tirait ce livre de son immense sac à main. Au cours de réunions d'affaires, de repas ou de courses en taxi dans les rues enneigées de Montréal, CC se penchait soudainement, puis se relevait, triomphante, brandissant sa création comme si c'était un phénomène surnaturel.

— J'aime la photo, lui dit-il pour l'insulter.

C'était lui, le photographe. Il savait qu'elle le suppliait d'en rajouter, mais il n'en avait plus envie. S'il continuait à la fréquenter, dans combien de temps allait-il devenir CC de Poitiers ? Pas physiquement, bien sûr. A quarante-huit ans, elle avait quelques années de moins que lui. Elle était mince, ferme et musclée, avec des dents incroyablement blanches et des cheveux d'un blond ridicule. La toucher, c'était comme caresser la surface de la glace. Il y décelait une beauté et une fragilité qu'il trouvait séduisantes. Mais cela comportait aussi un danger : si un jour elle se cassait, si elle se fracassait, elle lui lacérerait la peau.

Ce qui l'inquiétait chez cette femme, ce n'était pas son apparence extérieure. En la voyant caresser son livre avec plus

de tendresse qu'elle ne lui en avait jamais prodigué, il se demanda si les entrailles glaciales de cette CC ne s'étaient pas, en quelque sorte, infiltrées en lui, peut-être pendant leurs ébats, pour lentement le congeler. Déjà, il ne sentait plus son âme.

A cinquante-deux ans, Saul Petrov commençait à remarquer que ses amis n'étaient plus aussi sémillants qu'autrefois, ni aussi dégourdis, ni aussi minces. En fait, la plupart l'ennuyaient depuis un certain temps. Il avait également constaté chez eux quelques bâillements révélateurs. Ils devenaient gros, chauves et inintéressants, et il se disait qu'il lui arrivait la même chose. Déjà, les femmes ne le regardaient plus aussi souvent, il envisageait de troquer ses skis de descente contre des skis de fond et son médecin avait prévu un premier examen de la prostate. Tout cela, il l'acceptait. Lorsqu'il se réveillait à deux heures du matin, Saul Petrov entendait une voix lui chuchoter qu'il était devenu assommant, cette même voix qui, dans son enfance, l'avait averti que des lions vivaient sous son lit. Il prenait alors une grande bouffée d'air nocturne en tentant de se rassurer : les bâillements qu'avait réprimés sa compagne étaient dus au vin, au magret de canard ou à la chaleur de ce restaurant de Montréal où ils étaient venus enveloppés dans leurs confortables pulls de laine.

Mais la voix nocturne grondait encore et le prévenait d'un danger, d'un désastre imminent. Il mettait trop de temps à raconter ses histoires, se déconcentrait plus rapidement et voyait trop souvent les yeux se détourner. Les gens jetaient des regards furtifs et discrets à leur montre en se demandant à quel moment il serait raisonnable de s'en aller, ou regardaient ailleurs, cherchant désespérément une compagnie plus intéressante.

Alors, il s'était laissé séduire par CC. Séduire et avaler : la bête féroce n'était plus cachée sous le lit, il couchait avec elle. Il avait commencé à soupçonner cette femme, si imbue de sa personne qu'elle avait engouffré son mari et même sa malheureuse fille, de vouloir l'absorber à son tour.

Il était déjà devenu cruel en sa compagnie. Il s'était mis à se mépriser, mais pas autant qu'il la méprisait.

— Ce livre est brillant, dit-elle en l'ignorant. Vraiment, qui n'en voudrait pas ?

Elle le lui agita sous le nez.

— Ils vont le dévorer. Il y a tellement de gens tourmentés. Elle tourna la tête et regarda par la fenêtre de leur chambre d'hôtel, vers l'édifice d'en face, comme si elle embrassait ces "gens" du regard.

— C'est pour eux que je l'ai écrit.

Elle se retourna vers lui, les yeux écarquillés, l'air sincère. "Est-ce qu'elle le croit vraiment ?" se demanda-t-il.

Bien sûr, il avait lu ce livre intitulé *Be Calm*, du nom de l'entreprise qu'elle avait fondée quelques années auparavant – une imposture, car, dans la vie, elle était un paquet de nerfs, avec ses mains fébriles, sa manie de tout lisser et redresser, ses réponses hargneuses, son impatience à la limite de la colère.

Le calme n'était pas un trait de CC, malgré son masque impassible et figé.

Elle avait proposé le livre à tous les éditeurs, des grandes maisons new-yorkaises jusqu'à Publications Réjean et Maison des Cartes, à Saint-Polycarpe, un patelin situé en bordure de l'autoroute reliant Montréal à Toronto.

Ils avaient tous refusé, ayant immédiatement reconnu dans ce manuscrit un ramassis ridicule de philosophies de développement personnel, emballé dans des préceptes bouddhistes et hindous à deux francs et régurgité par une femme qui, sur la photo de la couverture, semblait avoir dévoré sa progéniture.

"Ils n'ont aucune conscience spirituelle, merde ! avait-elle dit à Saul dans son bureau de Montréal, devant la pile de lettres de refus qu'elle avait déchirées en mille morceaux et jetées au sol, laissant le concierge s'en occuper. Ce monde est fichu, je te dis. Les gens sont cruels et insensibles, toujours prêts à s'exploiter mutuellement. Ils n'ont ni amour ni compassion. Ça – elle avait fendu l'air avec son manuscrit, tel un marteau mythique et antique lancé vers une implacable enclume –, ça va leur enseigner comment trouver le bonheur."

Sa voix était grave et les mots chancelaient sous le poids du venin. Elle avait décidé de publier à compte d'auteur, juste à temps pour Noël. Même si ce livre traitait largement de la lumière, Saul trouvait intéressant et ironique qu'il soit publié au solstice d'hiver, le jour le plus sombre de l'année.

— Qui l'a publié, déjà ?

C'était trop tentant. Elle resta muette.

— Oh, je me rappelle, maintenant. Personne n'en voulait. Tu as dû trouver ça affreux.

Il fit une pause, se demandant s'il allait tourner le fer dans la plaie. "Bof, tant pis. Pourquoi pas ?"

— Comment t'es-tu sentie ?

Il crut voir une grimace de douleur, mais elle garda un silence éloquent et un visage impassible. Ce que CC n'aimait pas n'existait pas. Y compris son mari et sa fille, et au-delà tout désagrément, toute critique, toute offense, toute émotion. Saul le savait : CC vivait dans son monde à elle, où elle était parfaite et pouvait cacher ses travers et ses sentiments.

"Son monde va exploser, mais quand ?" se demanda-t-il. Il espérait être là pour le voir. Pas trop près, quand même.

"Les gens sont cruels et insensibles", avait-elle dit.

Cruels et insensibles. Encore récemment, avant de faire des piges pour CC en tant que photographe et amant, il voyait la beauté du monde. Chaque matin, il se levait tôt et entamait une journée encore neuve dans un univers inexploré et rempli de possibilités, dans la splendeur de Montréal. Au café, des gens échangeaient des sourires en prenant leur cappuccino. D'autres allaient chercher des fleurs fraîches ou des baguettes de pain. L'automne, il voyait des enfants s'amuser sous les châtaigniers. Boulevard Saint-Laurent, des dames âgées se promenaient bras dessus bras dessous.

Comme il n'était ni idiot ni aveugle, il voyait aussi les sans-abri, hommes et femmes, et les visages meurtris et découragés qui évoquaient une nuit longue et vide et annonçaient une journée encore plus longue.

Mais il voyait essentiellement la beauté du monde. Elle se reflétait dans ses photos, qui captaient la lumière, l'éclat, l'espoir, ainsi que les ombres qui, naturellement, défient la clarté.

Comble de l'ironie, c'était cette qualité même qui avait attiré le regard de CC et l'avait incitée à lui offrir le contrat. Une revue montréalaise de design l'avait décrit comme un photographe "prodigieux", et CC allait toujours chercher ce qu'il y avait de mieux. C'était pourquoi ils prenaient toujours une chambre au Ritz. Une chambre morne et exigüe d'un étage inférieur, sans vue ni charme, mais au Ritz. CC collectionnait les flacons de shampoing et le papier à lettres pour prouver son standing, tout comme elle l'avait choisi, lui. Elle utilisait

ces objets pour se faire valoir auprès de gens que cela laissait indifférents, tout comme elle l'utilisait, lui. Puis, elle finissait par se débarrasser de tout. Elle avait rejeté son mari, ignoré et ridiculisé sa fille.

Le monde était cruel et insensible.

Saul en était maintenant convaincu.

Il détestait CC de Poitiers.

Il sortit du lit en laissant CC à la contemplation de son livre, son véritable amour. Elle lui paraissait floue. Il pencha la tête d'un côté et se demanda s'il avait encore trop bu. Vraiment, elle semblait s'embrouiller, puis retrouver sa netteté, comme s'il regardait par un prisme deux femmes différentes, l'une belle, séduisante et vive, et l'autre à bout de nerfs, teinte en blond, dure et inflexible. Dangereuse.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il tendit la main vers la poubelle et en retira un portfolio. Il vit aussitôt que c'était le dossier de travail d'un artiste : magnifiquement et soigneusement relié et imprimé sur du papier d'Arches, qualité archives. Il l'ouvrit et retint son souffle.

Une série d'œuvres légères et lumineuses semblait irradier du papier fin. Il ressentit un tressaillement dans sa poitrine. Elles montraient un monde de splendeur et de vulnérabilité, mais surtout d'espoir et d'apaisement. C'était clairement l'univers quotidien de l'artiste. Lui-même avait jadis habité ce monde de lumière et de confiance.

Ces œuvres étaient d'une simplicité trompeuse : chacune, avec ses couleurs et ses images superposées, avait dû exiger des heures et des jours de labeur.

Il contempla longuement l'image qu'il avait à présent sous les yeux. Un arbre majestueux montait vers le ciel, comme attiré par le soleil. En transformant une photographie, l'artiste avait donné une impression de mouvement sans que cela soit déroutant. C'était gracieux, apaisant et, surtout, fort évocateur. Les extrémités des branches semblaient se fondre ou devenir floues, comme si, malgré la confiance et l'ardent désir de l'arbre, un léger doute persistait. C'était brillant.

Il ne pensait plus à CC. Il était perché dans l'arbre et pouvait presque sentir l'écorce rugueuse le chatouiller, comme s'il s'était assis sur les genoux de son grand-père et collé contre son visage rêche. Comment l'artiste avait-il réussi cela ?

Il ne pouvait déchiffrer la signature. Il feuilleta l'album et, lentement, un sourire monta sur son visage figé et pénétra son cœur endurci.

Un jour, peut-être, s'il parvenait à se débarrasser de CC, il pourrait retourner à son œuvre et réaliser des compositions semblables.

Il expira toute la noirceur qu'il avait accumulée.

— Alors, tu aimes ?

CC brandissait son livre et l'agitait dans sa direction.

Crie revêtait soigneusement son costume en s'efforçant de ne pas déchirer la mousseline blanche. Le spectacle de Noël était déjà commencé. Les élèves du primaire chantaient "Là-bas dans l'étable", mais, étrangement, elle entendait "La baleine à table". Elle se demanda un moment si c'était un commentaire sur sa personne. Est-ce qu'elles se moquaient d'elle ? Elle ravalait cette pensée et continua de s'habiller tout en fredonnant.

— Qui fait ça ?

Dans la salle bondée et excitée, on entendit la voix de Mme Latour, la professeure de musique.

— Qui chantonne ?

Le visage de madame, qui faisait penser à un oiseau guillemet, apparut au détour du recoin où Crie s'était glissée pour se changer seule. D'instinct, Crie serra son costume et tenta de couvrir la quasi-nudité de son corps de quatorze ans. C'était impossible, bien sûr. Elle manquait de mousseline.

— C'est toi ?

Crie la regarda fixement, trop craintive pour parler. Sa mère l'avait prévenue de ne pas chanter en public.

Trahie par son cœur plein d'entrain, elle avait osé fredonner un peu.

Mme Latour lança un regard dur à cette fille énorme et sentit son repas lui remonter dans la gorge. Ces bourrelets, ces affreuses fossettes, ce sous-vêtement disparaissant dans la chair. Le visage figé, les yeux fixes. Au dire du professeur de sciences, M. Drapeau, Crie était la meilleure de sa classe, mais, d'après un autre enseignant, les nutriments étaient au programme du semestre et Crie avait probablement mangé le manuel.

Comme elle participait au spectacle de Noël, elle était peut-être en train de sortir de sa coquille – tâche colossale.

— Tu ferais mieux de te dépêcher. Tu entres en scène bientôt.

Mme Latour partit sans attendre de réponse.

C'était le premier spectacle de Noël auquel Crie participait en cinq ans, à l'école de jeunes filles de Mlle Edwards. Les années précédentes, tandis que les autres élèves confectionnaient leurs costumes, elle avait marmonné des excuses. Personne n'avait insisté une seule fois. On lui avait plutôt confié l'éclairage du spectacle, car elle avait, disait Mme Latour, un talent pour la technique, c'est-à-dire pour ce qui n'est pas en vie. Ainsi, chaque année, seule dans l'obscurité du fond de la salle, Crie avait vu des filles ravissantes, rayonnantes et talentueuses baigner dans sa lumière pour danser et chanter l'histoire du miracle de Noël.

Pas cette année.

Elle enfila son costume et se regarda dans la glace. Un immense flocon de neige en mousseline lui retourna son regard. En fait, elle voyait davantage un banc de neige qu'un flocon, mais, au moins, elle avait un costume, plutôt joli. Les autres filles avaient reçu l'aide de leur mère, Crie avait confectionné le sien seule. "Maman va être étonnée", se disait-elle en essayant d'étouffer l'autre voix.

Ses doigts boudinés étaient picotés de sang aux endroits où elle s'était piquée en maniant gauchement l'aiguille. A force de persévérance, elle avait terminé ce costume. Puis elle avait eu son idée de génie. Vraiment, l'idée la plus lumineuse qu'elle ait eue en quatorze années.

Sa mère vénérât la lumière. Toute sa vie, Crie l'avait entendu dire que c'est ce que tout le monde cherche. Ce n'est pas un hasard si l'on dit de quelqu'un qu'il est lumineux. Et si les personnes minces ont du succès, c'est qu'elles ont la grâce, sans être grasses.

Crie allait donc incarner un flocon de neige. L'élément le plus lumineux et le plus léger. Avec son argent de poche, elle avait acheté un flacon de paillettes au Dollarama. Elle était même passée sans s'arrêter devant les barres de chocolat éventées, aux emballages criards. Depuis un mois, Crie était au régime et sa mère allait bientôt le remarquer, elle en était sûre.

Elle avait collé les paillettes et observait maintenant le résultat.

Pour la première fois de sa vie, Crie se trouva belle. Dans quelques minutes, sa mère serait du même avis.

Clara Morrow ne cessait de regarder entre les meneaux girés, à la fenêtre de sa salle de séjour, dans le minuscule village de Three Pines. En se penchant, elle gratta un peu de givre sur la vitre. “Maintenant qu’on a de l’argent, se dit-elle, on devrait remplacer les vieilles fenêtres.” C’était nécessaire, elle le savait, mais elle se laissait rarement guider par le bon sens. Clara choisissait plutôt ce qui convenait à sa façon de vivre. En contemplant la boule à neige qu’était devenu Three Pines, elle se rendit compte qu’elle aimait observer le village à travers les formes magnifiques que dessinait le givre sur la vieille vitre.

Tout en prenant un chocolat chaud, elle voyait marcher sous la neige légère des villageois emmaillotés de vêtements aux couleurs vives. Ils se saluaient en agitant leurs mains enfouies dans des mitaines et s’arrêtaient parfois pour bavarder. Leurs paroles formaient des nuages de buée, comme des bulles de bandes dessinées. Certains allaient prendre un café au lait au Bistro d’Olivier, d’autres chercher du pain frais ou une pâtisserie à la boulangerie de Sarah. À côté du bistro, la librairie de Myrna, avec ses “Livres neufs et usagés”, était fermée pour la journée. En déneigeant le trottoir devant son magasin général, M. Béliveau fit un signe de la main à Gabri qui, immense et théâtral, sortait de son gîte touristique et traversait d’un pas pressé le parc du village. Un étranger aurait trouvé ces villageois anonymes et même asexués. L’hiver québécois les faisait paraître identiques : de grandes masses de duvet d’oie et de Thinsulate se dandinaient, potelées et enveloppées – les minces paraissaient dodus et les dodus ressemblaient à des ballons. Seul signe distinctif : la tuque qui leur couvrait la tête. Clara vit celle de Ruth, verte à pompon, faire signe à celle de Wayne, multicolore, que Nellie avait tricotée par les longues soirées d’automne. Les petits Lévesque, tous vêtus de nuances de bleu, patinaient derrière la rondelle de hockey sur l’étang gelé. La petite Rose tremblait si fort dans le filet que même Clara voyait tressaillir son chapeau turquoise. Ses frères l’adoraient. Chaque

fois qu'ils se précipitaient vers le filet, ils faisaient semblant de trébucher et, au lieu d'effectuer un cinglant lancer frappé, ils glissaient doucement vers elle jusqu'à ce qu'ils forment tous un joyeux amas aux abords de la cage. Pour Clara, cela ressemblait à ces gravures de Currier et Ives qu'elle avait jadis contemplées pendant des heures et dans lesquelles elle aurait voulu entrer.

Three Pines était emmitouflé de blanc. Au cours des dernières semaines, il était tombé trente centimètres de neige et chacune des vieilles maisons qui entouraient le parc du village portait elle aussi une tuque du blanc le plus pur. La fumée sortait par petites bouffées des cheminées, comme si les maisons aussi avaient voix et souffle, et des couronnes de Noël décoraient portes et barrières. Le soir, le tranquille petit village des Cantons-de-l'Est scintillait de lumières de Noël. Dans ce doux frémissement, les adultes comme les enfants se préparaient au grand jour.

— Sa voiture ne va peut-être pas démarrer.

Peter, le mari de Clara, entra dans la pièce. Grand et mince, il avait l'allure d'un cadre de grande entreprise, comme son père. Il passait plutôt ses journées penché sur son chevalet, maculant ses cheveux gris de peinture à l'huile tout en créant peu à peu, un détail à la fois, ses œuvres abstraites. Elles valaient des milliers de dollars pour des collectionneurs du monde entier, mais, au rythme d'un ou deux tableaux par an, le couple vivait dans l'indigence. Jusqu'à récemment, en tout cas. Les peintures de Clara, sa série d'utérus guerriers et d'arbres fondants, n'avaient pas encore trouvé preneur.

— Elle va arriver, dit Clara.

Peter regarda sa femme, ses yeux bleus et chaleureux et ses cheveux noirs qui grisonnaient même si elle n'était qu'à la fin de la quarantaine. Sa silhouette commençait à s'épaissir au ventre et aux cuisses, et elle parlait de retourner aux cours de gymnastique de Madeleine. Il avait la sagesse de ne pas répondre lorsqu'elle lui demandait si l'idée lui semblait bonne.

— Je ne peux pas y aller, tu es sûre ? demanda-t-il, plus par politesse que par désir véritable de s'entasser avec Myrna dans son dangereux tapecul qui cahoterait jusqu'à la ville.

— Evidemment, c'est hors de question. Je vais acheter ton cadeau de Noël. De toute façon, il n'y aurait pas de place pour nous trois, avec les paquets. Il faudrait qu'on te laisse à Montréal.

Une voiture minuscule s'arrêta devant leur barrière ouverte et il en sortit une Noire énorme. C'était probablement ce que Clara aimait le plus des expéditions avec Myrna : la voir entrer dans la minuscule voiture et en ressortir. Elle était presque certaine que Myrna était plus grosse que l'auto. L'été, c'était tout un spectacle lorsqu'elle se tortillait pour s'y introduire, la robe remontée jusqu'à la taille. Myrna se contentait d'en rire. En hiver, c'était encore plus drôle, car Myrna portait une parka d'un rose exubérant, qui doublait presque sa corpulence.

— Je suis originaire des îles, ma belle, lui avait-elle dit un jour. Je suis frileuse.

— Tu es originaire de l'île de Montréal, avait fait remarquer Clara.

— C'est vrai, avait avoué Myrna en riant. Mais du sud de l'île. J'aime l'hiver. C'est la seule période durant laquelle j'ai la peau rose. Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce qu'on me prendrait pour une Blanche ?

— C'est ce que tu voudrais ?

Soudain, Myrna lui avait décoché un regard grave, puis un sourire.

— Non. Plus maintenant.

Elle avait paru contente et même étonnée de sa réponse.

La simili-Blanche, avec sa peau rose et bouffie, ses couches d'écharpes aux couleurs vives et sa tuque mauve à pompon orange, s'avavançait d'un pas lourd dans l'allée fraîchement déneigée.

Elles allaient vite arriver à Montréal. La distance était courte, moins d'une heure et demie, même dans la neige. Clara avait envie d'un après-midi de courses de Noël, mais le clou de son voyage, de chaque voyage à Montréal à l'approche des fêtes, était un secret. C'était son délice personnel.

Clara Morrow avait tellement envie de voir la vitrine de Noël du magasin Ogilvy !

La vénérable maison du centre-ville présentait l'étalage le plus magique du monde. A la mi-novembre, on obstruait les immenses vitres avec des bandes de papier. Puis, c'était la fièvre : quand allait-on dévoiler la merveille des fêtes ? Enfant, Clara trouvait cela plus grisant que le défilé du père Noël. Lorsque la rumeur disait qu'on avait enfin enlevé le papier chez Ogilvy, Clara accourait au centre-ville, tout droit vers la devanture magique.

“Ça y est !” Clara filait vers elle, mais s’arrêtait juste assez près pour l’apercevoir. Elle fermait les yeux pour se recueillir et s’avancer, puis les ouvrait. “Ça y est, j’y suis.” C’était le village de Clara. L’endroit où elle se retrouvait quand la petite fille sensible était accablée par les déceptions et les premières cruautés. Elle allait voir les ours dansants, les canards patineurs, les grenouilles en costume victorien qui pêchaient sur un pont. Le soir, quand le griffon haletait, renâclait et labourait le plancher de sa chambre à coucher, elle fermait bien fort ses petits yeux bleus et s’efforçait d’entrer dans la vitrine magique et dans le village que le griffon ne trouverait jamais, car la gentillesse en protégeait l’entrée.

Plus tard dans sa vie, la chose la plus merveilleuse arriva. Lorsqu’elle tomba amoureuse de Peter Morrow, elle remit à plus tard son ambition de prendre New York d’assaut et accepta d’aller vivre dans le minuscule village qu’il aimait, au sud de Montréal. C’était un territoire inconnu pour cette citadine, mais elle aimait tellement Peter qu’elle n’hésita pas un instant.

Ainsi, il y a vingt-six ans, Clara, l’étudiante en art railleuse et cynique, s’était mise à pleurer en sortant du tacot Volkswagen.

Elle était arrivée au village enchanté de son enfance, ce village qu’elle avait oublié en adoptant le dédain et l’orgueil des adultes. En fin de compte, la vitrine de Noël d’Ogilvy existait bel et bien et s’appelait Three Pines. Ils avaient acheté un cottage en bordure du parc et s’étaient installés dans une vie encore plus magique que les rêves de Clara.

Quelques minutes plus tard, dans la voiture réchauffée, Clara baissa la fermeture éclair de sa parka et regarda défiler la campagne enneigée. C’était un Noël spécial, pour des raisons à la fois affligeantes et merveilleuses. L’année précédente, sa chère amie et voisine Jane Neal, victime d’un meurtre, avait laissé tout son argent à Clara, qui s’était sentie trop coupable pour en dépenser aux fêtes. Elle aurait eu l’impression de profiter de la mort de Jane.

En jetant un coup d’œil à son amie, Myrna se rappelait elle aussi le conseil qu’elle avait donné à Clara après le meurtre de la chère et regrettée Jane Neal. Myrna était habituée à donner des conseils. A l’époque où elle était psychologue à Montréal, elle s’était aperçue que la plupart de ses clients ne désiraient pas vraiment aller mieux. Qu’ils voulaient une pilule et l’assurance de ne pas être responsables de leurs problèmes.

Alors, Myrna avait tout plaqué. Elle avait rempli sa petite voiture rouge de livres et de vêtements et emprunté un pont pour sortir de l'île de Montréal, direction sud, vers la frontière américaine, avec l'intention d'aller réfléchir sur une plage de la Floride.

Mais le destin, de même qu'une fringale, était intervenu. Elle roula sans se presser sur les pittoresques routes secondaires et, au bout d'une heure à peine, elle sentit un petit creux. Passé une colline, sur une route de terre cahoteuse, elle arriva devant un village blotti entre des montagnes boisées. Étonnée, émerveillée par ce paysage, Myrna s'arrêta et sortit. C'était la fin du printemps et le soleil commençait tout juste à reprendre des forces. Un ruisseau déboulait d'un vieux moulin de pierre, près d'une chapelle recouverte de planches à clin blanches, et longeait un côté du village. Ce dernier était circulaire et des chemins de terre en partaient dans quatre directions. Au milieu se trouvait un parc entouré de vieilles maisons, certaines de style québécois avec leur toit métallique en pente raide et leurs étroites lucarnes, d'autres en planches à clin avec véranda. Au moins une avait été construite à la main, en pierres arrachées aux champs par un pionnier désespérément pressé de devancer l'approche de l'hiver meurtrier.

Dans le parc, elle vit un étang et trois pins majestueux.

Myrna sortit sa carte du Québec. Après quelques minutes, elle la replia soigneusement et s'appuya contre la voiture, stupéfaite. Le village n'y figurait pas. La carte indiquait des lieux disparus depuis des décennies, de minuscules villages de pêche et tous les hameaux de deux maisons et une église, mais pas celui-ci.

En bas, elle vit des villageois qui jardinaient, promenaient leur chien ou lisaient sur un banc près de l'étang. C'était peut-être comme Brigadoon, ce village qui n'apparaissait que sporadiquement, à quelques années d'intervalle, et uniquement aux gens qui en avaient besoin. Myrna hésita. Il n'y avait sûrement pas ce qu'il lui fallait. Elle faillit s'en retourner vers Williamsburg, qui figurait sur la carte, mais décida de tenter le coup.

Or, ce qu'il lui fallait se trouvait à Three Pines.

Il y avait des croissants et du café au lait. Il y avait des steaks frites et le *New York Times*. Il y avait une pâtisserie, un bistro, un gîte touristique, un magasin général. Il y avait la paix, le

calme et le rire. Il y avait beaucoup de joie et beaucoup de tristesse, ainsi que la capacité d'accepter les deux et d'être satisfait. Il y avait de la compagnie et de la gentillesse.

Il y avait aussi une boutique vide, avec un loft à l'étage. Qui l'attendait. Elle.

Myrna n'en repartit jamais.

En un peu plus d'une heure et demie, Myrna était passée des jérémiades au contentement. Cela faisait six ans. Maintenant, elle fournissait à ses amis des livres neufs et d'occasion, ainsi que des conseils éculés.

— Pour l'amour du ciel, décide-toi, avait-elle conseillé à Clara. Jane est morte depuis des mois. Tu as aidé à résoudre le meurtre. Tu sais bien que Jane détesterait voir qu'elle t'a donné tout son argent et que tu n'en profites même pas. Elle aurait dû me le donner à moi.

Myrna avait secoué la tête, feignant la stupéfaction.

— Moi, j'aurais su quoi faire avec. Boum, direction la Jamaïque, un beau rasta, un bon livre...

— Minute. Tu es avec un rasta et tu lis un livre ?

— Eh oui. Chacun des deux a un rôle à jouer. Par exemple, un rasta, c'est bien quand c'est dur, mais pas un livre.

Clara avait ri. Elles partageaient une aversion pour les livres durs. Pas par leur contenu, mais par leur couverture. Les couvertures rigides étaient vraiment trop difficiles à tenir, surtout au lit.

— Contrairement à un rasta, dit Myrna.

Alors, Myrna avait convaincu son amie d'accepter la mort de Jane et de dépenser l'argent. C'était bien ce que Clara avait l'intention de faire ce jour-là. Le siège arrière de la voiture finirait par se remplir de lourds sacs en papier aux couleurs chatoyantes, munis de poignées de corde et gaufrés avec des noms comme Holt Renfrew et Ogilvy. Pas un seul sac de plastique d'un jaune criard, comme ceux du Dollarama, même si Clara aimait secrètement ce magasin à bas prix.

A la maison, Peter regardait fixement par la fenêtre, en essayant de se motiver à aller faire quelque chose de constructif. Se rendre à l'atelier, travailler à sa peinture. A cet instant même, il remarqua que le givre avait été gratté sur l'un des carreaux. En forme de cœur. Il sourit, y mit un œil et vit Three

Pines s'affairer doucement. Puis il leva les yeux vers la vaste maison construite de manière anarchique qui dominait la colline. La vieille maison des Hadley. Pendant qu'il regardait, le givre s'étendait en recouvrant le cœur de glace.